

Entre l'univers et le lieu

Le Passage du nord-ouest, de Michel Serres, Paris, éditions de Minuit, 1980, 195 pages.

Réjean Beaudoin

Volume 23, numéro 5 (137), septembre–octobre 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29976ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaudoin, R. (1981). Compte rendu de [Entre l'univers et le lieu / *Le Passage du nord-ouest*, de Michel Serres, Paris, éditions de Minuit, 1980, 195 pages.] *Liberté*, 23(5), 101–104.

Philosophie

RÉJEAN BEAUDOIN

Le Passage du nord-ouest, de Michel Serres,
Paris, éditions de Minuit, 1980, 195 pages.

Entre l'univers et le lieu

Michel Serres cherche le passage, comme Zénon d'Elée, le voyageur géomètre des espaces présocratiques. Les sciences et la cartographie du savoir qui s'en dégagent ont choisi le stable et l'invariant, mais l'esprit du poète reste épris de déplacements, d'odyssées. Pourquoi donc cette bougeote ? Le savoir ne sera-t-il jamais clos ? Ne pourra-t-on jamais circonscrire le périple de la connaissance ? Lever la carte de ses errances ? Tracer la marche de l'esprit ? La question n'est pas tant que nous ne puissions le faire, mais la poser, c'est interroger le mode et le sens de tout ce que nous avons tenté pour accomplir une telle tâche. La définition et l'exemple entretiennent entre eux des rapports qui engagent tout raisonnement à circuler dans le labyrinthe tautologique. Zénon parti d'Athènes pour Elée, depuis quelques millénaires, ne touche pas encore le but de sa course ; il est littéralement prisonnier d'une pensée qu'il exprimait par son célèbre paradoxe, selon lequel une flèche, étant donné la moitié de la distance qui la sépare constamment de sa cible, à chaque point de sa trajectoire, n'atteint jamais son but. L'épistémologue, le philosophe, le physicien, l'historien, l'anthropologue et le linguiste occupent différents points-stations démarquant autant de moitiés divisibles elles-mêmes par deux, sur la droite hypothétique du théorème de Zénon. Entre les nombreux îlots de savoir que représentent les sciences, le passage de la connaissance ne se fait plus sur la base de cette géométrie. Michel Serres préfère lui substituer l'archipel du nord-ouest (notre propre géographie légendaire : est-ce bien la raison pour laquelle l'auteur dédie son livre « Aux amis du Québec » ?). Pour qu'une voie praticable continue d'être concevable aujourd'hui, au carrefour nébuleux

des sciences exactes et des sciences humaines, il faudrait un nouvel Homère doublé d'un nouveau Pythagore. Tout notre savoir ne vaut pas mieux que la flèche du Parthe et la seule fin qu'il connaisse, c'est la mort qu'elle porte ou qui la porte. Michel Serres trouve ici un bel argument, tout scientifique, bien rutilant de chiffres et d'efficacité. Il s'agit de la courbe dite des rendements décroissants. Les statisticiens recèlent des détonateurs étonnants dans le vaste monument qu'ils font semblant de conserver. Voici une application peut-être inattendue de l'équation. Tout concept, à l'origine, rend le maximum d'effets pour un minimum investi ; vers la fin de sa carrière, le concept compulse des bibliothèques et exige des milliards pour accoucher d'impuissants prototypes. C'est, si l'on veut, l'histoire des sciences dont la naissance produit des miracles pour accélérer le rendez-vous qu'elles ont avec la mort. Les merveilles de l'aviation commerciale culminent dans une technologie militaire où le rapport coût-rendement ne joue plus aucun rôle. Michel Serres appelle joliment cela l'effet Concorde. Mais ça marche dans toutes les directions. Lorsque la science devient à elle-même la fin de sa propre recherche, comme organisation et comme institution, ce qui semblait jusque-là la condition de sa liberté devient tout à coup la raison de sa servitude. Seul le pouvoir divise et ordonne le savoir. Platon rêvait dans sa caverne d'une république de sages. Il n'y eut jamais en réalité d'autre république que celle des forts, sinon celle des faibles, comme prétendait Berdiaev. Il n'y a jamais eu de révolution dans le savoir, non plus que dans le pouvoir. Le passage reste à découvrir, c'est-à-dire très précisément à inventer. Géomètres s'abstenir. On cherche une science du circonstanciel et du mouvant, là où tous nos concepts sont moulés dans la cire solide des figures. Le modèle du monde n'a jamais encore été approché, par aucune de nos sciences. Telle est la révolution qui s'annonce. Michel Serres convie Musil et Balzac auprès de Wiener et de Newton. Il faut rapprocher la gravitation universelle de la théorie de l'information. Le romancier devance en les incluant les données de toutes les sciences. On reprend depuis Descartes et Pascal. Notre conscience se meut dans une topographie très étroite. La poésie picturale de la pensée vient d'un alphabet qui sort du compas comme le fuselage aéroporté. La flèche de Zénon ne touche pas sa cible. Le pas du vieil arpenteur s'égaré loin de sa terre natale.

La représentation est comprise dans l'espace des similitudes, alors que la réalité dérive indéfiniment dans l'espace des écarts et des différences. La loi n'est réalité que pour des systèmes clos qui miment ainsi l'apparence de la nécessité. Le général est erroné, le général ment toujours. Le connaissable a élu domicile hors de l'univers pour s'enraciner dans le lieu. La nature. La psyché. La langue. L'atome. Les temps et les espaces connus ne sont ni uniques, ni surtout universels. Les phénomènes compris dans ces espaces-temps non plus. Comment une extension pourrait-elle s'effectuer du local au global ? Toute science se constitue par exclusion, elle conditionne son savoir par la raison de son ignorance. Par là, le général pointe continuellement vers l'inconnu. Cela permet du coup un discernement au moins dans les savoirs. L'histoire seule fait exception en ne se fondant pas sur une exclusion théorique : il y a ou peut y avoir histoire de tout. L'histoire seule accomplit la visée de l'universel ou prend du moins son accomplissement dans son projet. Elle ouvre un discours de l'universel inaccessible à toute science. Par cette ouverture commence l'essor des sciences humaines qui critiquent, en les expropriant, les procédés et méthodes, les définitions et principes des sciences exactes. Infiniment divisible, le réel, comme la droite de Zénon, finit par s'évanouir dans le blanc de la surface. On s'affaire à reconstituer l'objet disséqué par les sciences en essayant de procéder à leur recouplement. Mais voilà que c'est le recouplement lui-même qui fait question. L'intégrité ne peut pas être donnée par recollection. L'indivis absent. L'entier refusé. L'être exclu. « Le détail est le reste du réel quand le rationnel est passé par là, quand le rationaliste a découpé, distingué, divisé. » Selon Michel Serres, nous sommes encore en plein XIX^e siècle et le positivisme refuse de mourir. Nous travaillons avec des instruments de mesure sophistiqués pour appréhender le non mesurable. Nous nous trompons d'échelle, nous décalons l'erreur, nous conférons à l'errance l'ornement de la précision.

Michel Serres n'applaudit guère au progrès des sciences humaines. Il craint plutôt que la nouvelle hégémonie qu'elles préparent et qu'elles annoncent depuis leur naissance ne concrétise les plus sombres prévisions de la prospective utopique. La configuration d'ensemble, la conception du monde comme système n'a rien à gagner à procéder des unes ou des autres des sciences humaines ou exactes. C'est justement l'occurrence de leur com-

bat qui stérilise la pensée et qui contourne la question. Pendant que les deux factions s'affrontent, le parasite fait mainmise en douceur. Michel Serres se propose de cerner dans un prochain ouvrage la montée silencieuse du « tiers-instruit ». Car s'il faut du savoir, écrit-il, pour maîtriser le monde, la maîtrise du savoir appartient, elle, aux non-savants. La science est chose trop sérieuse pour être laissée aux mains des hommes de science, racontent les politiciens . . .

Je ne prétends pas avoir rendu compte ici de la réflexion de Michel Serres, car l'intérêt de son propos embrasse des continents dont je n'ai jamais eu que de lointains échos. Il connaît et utilise à fond le corpus de toutes les sciences. La « réserve » de son savoir est considérable, mais son texte — ou je me trompe fort — ne doit rien à l'érudition. L'essayiste, l'écrivain s'affirment souverainement par contre. Le nouveau Zénon allie la finesse du poète à la rigueur du géomètre. Le véritable objet de la recherche de Michel Serres concerne l'invention. C'est une théorie de la création qui est l'enjeu constant de son discours et elle ne ressemble à aucun système psy. Enfin c'est un écrivain qui affectionne le mot, qui en use avec une science exacte et qui le donne à lire dans un bonheur constant.